

messieurs les chambellans n'auront-ils pas droit de s'en fâcher? Je n'en sais rien, et je continue ma narration.

L'empereur tenait à ses habitudes; il voulait, comme on l'a déjà pu voir, être servi par moi, de préférence à tout autre; et pourtant je dois dire que ces messieurs de la chambre étaient tous pleins de zèle et de dévouement; mais j'étais le plus ancien, et je ne le quittais jamais. Un jour l'empereur demande du thé au milieu du jour. M. Sénéchal était de service; il en fait, et le présente à Sa Majesté, qui le trouve détestable. On me fait appeler; l'empereur se plaint à moi qu'on ait voulu l'*empoisonner*. (C'était son mot, quand il trouvait mauvais goût à quelque chose.) Rentré dans l'office, je verse de la même théière une tasse que j'arrange, et porte à Sa Majesté, avec deux cuillers en vermeil, selon l'usage, une pour y goûter devant l'empereur, l'autre pour lui. Cette fois il trouva le thé excellent, m'en fit compliment avec la familiarité bienveillante dont il daignait parfois user à l'égard de ses serviteurs; et en me rendant la tasse, il me tira les oreilles et me dit: « Mais apprenez-leur donc à faire du thé; ils n'y entendent rien. »

M. de Bourrienne, dont j'ai lu avec le plus grand plaisir les excellents Mémoires, dit quelque

part que l'empereur, dans ses momens de bonne humeur, pinçait à ses familiers *le bout de l'oreille*; j'ai l'expérience par devers moi qu'il la pinçait bien toute entière, souvent même les deux oreilles à la fois; et de main de maître. Il est dit aussi dans les mêmes Mémoires qu'il ne donnait qu'avec deux doigts ses *petits soufflets d'amitié*; en cela M. de Bourrienne est bien modeste; je puis encore attester là-dessus que Sa Majesté, quoique sa main ne fût pas grande, distribuait ses faveurs beaucoup plus *largement*; mais cette espèce de caresse, aussi bien que la précédente, était donnée et reçue comme une marque de bienveillance particulière; et loin que personne s'en plaignît *alors*, j'ai entendu plus d'un dignitaire dire avec orgueil, comme ce sergent de la comédie :

..... Monsieur, tâtez plutôt;
Le soufflet sur ma joue est encore tout chaud.

Dans son intérieur, l'empereur était presque toujours gai, aimable, causant avec les personnes de son service, et les questionnant sur leur famille, leurs affaires, même leurs plaisirs. Sa toilette terminée, sa figure changeait subitement; elle était grave, pensive, il reprenait son air d'empereur. On a dit qu'il frappait souvent les gens de

sa maison ; cela est faux. Je ne l'ai vu qu'une seule fois se livrer à un emportement de ce genre ; et certes les circonstances qui le causèrent et la réparation qui le suivit peuvent le rendre, sinon excusable, du moins facile à concevoir. Voici le fait dont je fus témoin et qui se passa aux environs de Vienne, le lendemain de la mort du maréchal Lannes. L'empereur était profondément affecté ; il n'avait pas dit un mot pendant sa toilette. A peine habillé, il demanda son cheval. Un malheureux hasard voulut que M. Jardin, son premier piqueur, ne se trouvât point aux écuries au moment de seller, et le palefrenier ne mit point au cheval sa bride ordinaire. Sa Majesté n'est pas plutôt montée que l'animal recule, se cabre, et le cavalier tombe lourdement à terre. M. Jardin arrive à l'instant où l'empereur se relevait irrité, et, dans ce premier transport de colère, il en reçoit un coup de cravache à travers le visage. M. Jardin s'éloigna désespéré d'un mauvais traitement auquel Sa Majesté ne l'avait pas habitué, et peu d'heures après, M. de Caulaincourt, grand écuyer, se trouvant seul avec sa Majesté, lui peignit le chagrin de son premier piqueur. L'empereur témoigna un vif regret de sa vivacité, fit appeler M. Jardin, lui parla avec une bonté qui effaçait son tort, et lui fit donner, à quelques jours de là, une gratification

de trois mille francs. On m'a conté que pareille chose était arrivée à M. Vigogne père, en Egypte (1). Mais, quand cela serait vrai, deux traits pareils dans toute la vie de l'empereur, et avec des circonstances si bien faites pour faire sortir de son caractère l'homme même naturellement le moins emporté, auraient-ils dû suffire pour attirer à Napoléon l'odieux reproche *de battre cruellement les personnes de son service* ?

* Nous arrivâmes à Tentoura le 20 mai : il faisait ce jour-là une chaleur étouffante, qui produisait un découragement général. Nous n'avions pour nous reposer que des sables arides et brûlans ; à notre droite une mer ennemie et déserte. Nos pertes en blessés et en malades étaient déjà considérables, depuis que nous avions quitté Acre. L'avenir n'avait rien de riant. Cet état véritablement affligeant, dans lequel se trouvaient les débris du corps d'armée que l'on a appelé *trionphant*, fit sur le général en chef une impression qu'il était impossible qu'il ne produisît pas. A peine arrivé à Tentoura, il fit dresser sa tente ; il m'appela, et me dicta avec préoccupation un ordre pour que tout le monde allât à pied, et que l'on donnât tous les chevaux, mulets et chameaux aux blessés, aux malades et aux pestiférés qui avaient été emmenés, et qui manifestaient encore quelques signes de vie. *Portez cela à Berthier*. L'ordre fut expédié sur-le-champ. A peine fus-je de retour dans la tente, que Vigogne père, écuyer du général en chef, y entra, et, portant la main à son chapeau : *Général, quel cheval vous réservez-vous* ? Dans le premier mouvement de colère qu'excita cette question, le général en chef appliqua un violent coup de cravache sur la

figure de l'écuyer, et puis, il ajouta d'une voix terrible : Que tout le monde aille à pied f.....! et moi le premier : ne connaissez-vous pas l'ordre ? Sortez.

(*Mémoires de M. de Bourrienne*, tom. 2, chap. 16, pag. 252.)

.....

CHAPITRE XVI.

Assiduité de l'empereur au travail. — Roustan et le flacon d'eau-de-vie. — Armée de Boulogne. — Les quatre camps. — Le Pont de Briques. — Baraque de l'empereur. — La chambre du conseil. — L'aigle guidé par l'étoile tutélaire. — Chambre à coucher de l'empereur. — Lit. — Ameublement. — La chambre du télescope. — Porte-manteau. — Distribution des appartemens. — Le sémaphore. — Les mortiers gigantesques. — L'empereur lançant la première bombe. — Baraque du maréchal Soult. — L'empereur voyant de sa chambre Douvres et sa garnison. — Les rues du camp de droite. — Chemin taillé à pic dans la falaise. — L'ingénieur oublié. — La flottille. — Les forts. — Baraque du prince Joseph. — Le grenadier embourbé. — Trait de bonté de l'empereur. — Le pont de service. — Consigne terrible. — Les sentinelles et les marins de quart. — Exclusion des femmes et des étrangers. — Les espions. — Fusillade. — Le maître d'école fusillé. — Les brûlots. — Terreur dans la ville. — Chanson militaire. — Fausse alerte. — Consternation. — Tranquillité de madame F..... — Le commandant condamné à mort et gracié par l'empereur.

—————

Au quartier-général du Pont de Briques, l'empereur travaillait autant que dans son cabinet des